



HAL
open science

Tite-Live et l'imperium Romanum : analyse et signification de la défaite de Persée aux livres 44 et 45 de l'Ab Vrbe condita

Régine Utard

► **To cite this version:**

Régine Utard. Tite-Live et l'imperium Romanum : analyse et signification de la défaite de Persée aux livres 44 et 45 de l'Ab Vrbe condita. P. Duchêne, C. Guittard, M. Miquel, M. Simon & É. Wolff (ed.). Relire Tite-Live, 2000 ans après, Éditions Ausonius, Bordeaux, p. 159-172, 2022. hal-04010249

HAL Id: hal-04010249

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04010249>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tite-Live et l'*imperium Romanum* :
analyse et signification de la défaite de Persée aux livres 44 et 45 de l'*Ab Vrbe condita*

Régine UTARD

Sorbonne-Université, Édition, Interprétation et Traduction des Textes Anciens
EDITTA, F-75005, Paris, France

Le livre 45 de l'*Ab Vrbe condita*, appelé “le livre de la victoire”, marque l'éclatante supériorité de l'impérialisme romain. Avec la victoire de Pydna en juillet 168 a.C., mettant fin à la troisième guerre de Macédoine, Rome apparaît désormais comme la maîtresse incontestée de la Méditerranée orientale¹. Ainsi, la fin du livre 44 et le livre 45, consacrés au récit de la victoire de Paul-Émile sur Persée, constituent un point d'aboutissement au sein de la 5^{ème} décennie, même si en l'état actuel de la transmission de l'œuvre livienne nous ne disposons pas des livres suivants².

En effet, la 5^{ème} décennie est marquée par une part de plus en plus importante du conflit, pour être presque exclusivement le sujet principal des livres 44 et 45. Ainsi, c'est au chapitre 19 du livre 41 que figure la première mention de Persée en tant que roi, associé aux prémices d'une guerre possible avec la Macédoine, en raison de son intervention dans le conflit opposant les Dardaniens et les Bastarnes en 175 a.C. :

Liv. 41.19.4 : *Belli Macedonici subibat iam cura, miscente Perseo inter Dardanos Bastarnasque certamina. Et legati, qui missi ad res uisendas in Macedoniam erant, iam reuerterant Romam renuntiauerantque bellum in Dardania esse.*

“Déjà se faisait jour le souci d'une guerre possible avec la Macédoine, Persée intervenant pour provoquer des conflits entre les Dardaniens et les Bastarnes. D'ailleurs les ambassadeurs qui avaient été envoyés en Macédoine pour voir ce qui s'y passait étaient déjà rentrés à Rome et avaient rapporté qu'il y avait la guerre en Dardanie”³.

Alors que le livre 42 est consacré en grande partie à l'exposé des causes de la guerre et des opérations militaires à partir de l'été 171 a.C., signifiant le début de la guerre, le livre 43 décrit une guerre qui traîne en longueur jusqu'au printemps 169 et au cours de laquelle les Romains accumulent les revers. Débutant par l'arrivée d'un nouveau consul sur le théâtre de la guerre au printemps 169, le livre 44 donne une place prépondérante aux opérations militaires en Macédoine et culmine sur la victoire de Pydna et la soumission de la Macédoine. Enfin, le livre 45 se focalise sur la reddition de Persée et détaille les conséquences de la victoire romaine.

On observe ainsi que la présentation du conflit, son évolution et son issue sont caractérisées par une dramatisation croissante. Il est vrai que depuis dix ans, “aucune guerre importante ne s'était produite et voici qu'éclate la grande épreuve entre Rome et la Macédoine,

¹ Voir Jal 1979, p. LIII.

² Il est important de rappeler en effet que toute étude sur l'*Ab Vrbe condita* est tributaire des lacunes plus ou moins importantes qui affectent l'œuvre et certains livres plus que d'autres.

³ Sauf mention contraire, les textes latins et les traductions sont cités d'après les éditions parues dans la Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres.

celle que tout le monde grec et romain attendait et dont Tite-Live ne cesse, (...), de rappeler l'imminence au cours des livres 41 et 42"⁴.

Parallèlement, conformément à la conviction bien livienne que ce sont les hommes qui font l'histoire, le récit de la troisième guerre de Macédoine met en valeur des personnages clés, illustrant aussi l'idée que l'histoire est faite par un petit nombre d'acteurs prédominants. Alors que du côté macédonien domine la figure de Persée, du côté romain se succèdent plusieurs généraux aux résultats désastreux, avant que ne surgisse l'homme providentiel qui mènera Rome à la victoire : Paul-Émile.

On peut se demander alors pourquoi la troisième guerre de Macédoine a fait l'objet d'une si grande élaboration littéraire dans l'*Ab Vrbe condita*. Un premier élément de réponse se trouve dans l'image que représente la Macédoine. Rappelons que des trois grands royaumes qui se sont formés après la mort d'Alexandre, –l'Égypte, la Syrie et la Macédoine–, seule cette dernière a repris le premier rang et constitue une menace sérieuse pour Rome. Tite-Live ne manque pas de le rappeler au livre 45 :

Liv. 45.9.2 : *Hic finis belli, cum quadriennium continuum bellatum esset, inter Romanos ac Persea fuit idemque finis incluti per Europae plerumque atque Asiam omnem regni.*

“Telle fut la fin de la guerre qui s'était prolongée sans interruption pendant quatre ans entre les Romains et Persée et ce fut en même temps la fin d'un royaume célèbre dans la plus grande partie de l'Europe et toute l'Asie”.

Un second élément de réponse tient au roi macédonien lui-même et à ce qu'il représente. D'après Polybe, que suit Tite-Live, l'initiateur de la troisième guerre de Macédoine est en réalité Philippe, dont Persée ne fait que suivre les desseins⁵ :

Plb. 22.18.2 : “J'affirme que c'est Philippe, fils de Démétrios, qui a conçu le dessein de mener contre les Romains cette guerre qui fut la dernière ; c'est lui qui en a assuré tous les préparatifs et, après sa mort, Persée s'est contenté de mettre ses projets à exécution”.

Plus encore : la victoire sur Persée met fin à l'un des plus grands et des plus célèbres royaumes du monde grec. Car, derrière Persée, c'est non seulement l'ombre de Philippe, mais aussi celle d'Alexandre le Grand qui plane :

Liv. 45.7.3 : *Perseus caput belli erat, nec ipsius tantum patris auique <ceterorumque>, quos sanguine et genere contingebat, fama conspectum eum efficiebat, sed effulgebant Philippus ac magnus Alexander, qui summum imperium in orbe terrarum Macedonum fecerant.*

“Persée était l'âme de la guerre et ce n'était pas seulement le prestige de son père, de son grand-père <et de tous les autres> auxquels l'apparentaient le sang et la race, qui attiraient les regards sur lui, mais aussi l'éclat dont brillaient Philippe et le grand Alexandre qui avaient donné aux Macédoniens le plus vaste Empire qui fût au monde”.

⁴ Jal 1971, p. LI.

⁵ Cf. Colin 1905, p. 374 : “D'après [Polybe], on aurait tort de chercher [les causes de la troisième guerre de Macédoine] seulement à l'époque de Persée, dans des faits comme la déchéance d'Abrupolis, l'invasion de la Dolopie et la promenade militaire du roi à Delphes, ou encore comme les embûches tendues à Eumène et le meurtre des députés béotiens favorables à Rome. De ces incidents les premiers, dit-il, marquent les préliminaires de la lutte, les seconds en constituent déjà le début manifeste ; mais, en réalité, son origine est dans la volonté qu'avait Philippe de rouvrir les hostilités contre Rome : tous ses préparatifs étaient achevés quand la mort l'a surpris ; Persée a été l'exécuteur de ses plans. Bref, la guerre a été cherchée par Philippe ; Persée a suivi fidèlement la pensée de son père ; et Rome, une fois de plus, en a été réduite à se défendre”.

Nombreuses sont les allusions à Alexandre le Grand dans la 5^{ème} décade et le rapprochement entre Persée et Alexandre contribue la plupart du temps à rendre l'ennemi plus redoutable⁶. C'est le cas notamment de l'armée que réunit Persée :

Liv. 42.51.11 : *Ita summa totius exercitus triginta nouem <milia> peditum erant, quattuor equitum. Satis constabat, secundum eum exercitum, quem magnus Alexander in Asiam traiecit, numquam ullius Macedonum regis copias tantas fuisse.*

“Ainsi, au total, l'armée dans son ensemble était composée de trente-neuf <mille> fantassins et de quatre mille cavaliers. On disait volontiers que, depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avait fait passer en Asie, jamais roi de Macédoine n'avait eu autant de troupes”.

Persée lui-même dans son discours à ses soldats établit un parallélisme entre ses troupes et celles d'Alexandre invincibles :

Liv. 42.52.14 : *Animos habendos esse, quos habuerint maiores eorum, qui Europa omni domita transgressi in Asiam incognitum famae aperuerint armis orbem terrarum nec ante uincere desierint, quam Rubro mari inclusis, quod uincerent, defuerit.*

“Ils devaient être animés des sentiments de leurs ancêtres qui, après avoir soumis toute l'Europe et être passés en Asie, découvrirent, les armes à la main, un monde inconnu de la Renommée, et ne cessèrent de vaincre que lorsque, se heurtant partout à la Mer Rouge, ils n'eurent plus rien à vaincre”.

Et lorsque Servilius dans son plaidoyer en faveur du triomphe de Paul-Émile cite les noms des fils du roi Persée, le souvenir de Philippe et celui d'Alexandre sont présents dans tous les esprits :

Liv. 45.39.7 : *Quos Syphax rex captus, accessio Punici belli, concursus fecerit, plerique meminimus. Perseus rex captus, Philippus et Alexander, filii regis, tanta nomina, subtrahentur ciuitatis oculis ?*

“Quel concours de peuple a provoqué le roi Syphax fait prisonnier, lui qui ne jouait qu'un rôle secondaire dans la guerre punique, nous nous en souvenons pour la plupart. Et le roi Persée prisonnier, Philippe et Alexandre, les fils du roi, des noms si célèbres, on les dérobera aux yeux de la cité ?”.

En insistant de la sorte sur la filiation Persée - Philippe - Alexandre, manifestant une continuité entre les membres de la dynastie, Tite-Live suggère à quel point cette guerre constitue la revanche définitive de Rome sur la Macédoine, que l'historien annonçait dès le livre 9 de l'*Ab Vrbe condita*, en établissant un parallèle entre Rome et Alexandre :

Liv. 9.19.14 : *Non quidem Alexandro duce nec integris Macedonum rebus sed experti tamen sunt Romani Macedonem hostem aduersus Antiochum, Philippum, Persen, non modo cum clade ulla, sed ne cum periculo quidem suo.*

⁶ Bien évidemment, Persée n'est pas un descendant d'Alexandre le Grand, mais de l'un des Diadoques, Antigone le Borgne. Cf. Pittia 2009, p. 109 : “Ce n'est pas par ignorance de ses descendants réels qu'Alexandre est présenté comme son ancêtre. Il faut plutôt y voir la marque de ‘l'héritage macédonien’ : tous les rois de la dynastie antigonide se voyaient comme des descendants d'Alexandre et il n'était d'ailleurs pas moins valorisant pour leurs adversaires romains, lorsqu'ils étaient vainqueurs, de souligner que leur victoire était obtenue sur les héritiers du grand conquérant”.

“Les Romains ont rencontré non, à la vérité, Alexandre, ni les forces intactes de la Macédoine, mais du moins les Macédoniens, comme ennemis, dans leurs luttes contre Antiochus, Philippe, Persée, et cela non seulement sans défaite, mais sans danger pour eux”.

C'est pourquoi, même si Tite-Live a pour habitude de décrire un personnage par touches successives⁷, le portrait qui se dégage de Persée en fait un adversaire redoutable à plusieurs égards. Certes, Tite-Live souligne assez souvent les défauts du roi et son incompétence militaire qui provoquera sa défaite lors de la bataille de Pydna, mais l'historien insiste également sur les qualités du roi, rendant plus éclatante la victoire romaine.

En particulier, Persée jouit au sein du monde grec d'une réelle *auctoritas* royale, dont le roi Eumène donne toute la mesure dans son discours au Sénat au livre 42 :

Liv. 42.11.8-9 : *Iam ex quo ipse accepisset regnum, multa, quae non ui, non dolo Philippus omnia expertus potuisset moliri, admirando rerum successu tenuisse. Accessisse ad uires eam, quae longo tempore multis magnisque meritis pareretur, auctoritatem.*

“À peine était-il monté sur le trône qu'il avait réussi à s'assurer, à la suite d'une étonnante série de succès, un grand nombre d'avantages que Philippe, en dépit de tous ses efforts, n'avait pu obtenir ni par la violence ni par la ruse. À cette puissance s'était ajoutée une qualité que l'on n'acquiert qu'au bout d'un long espace de temps et grâce à un grand nombre de mérites importants : le prestige”.

On soulignera, dans la deuxième phrase du passage, la mise en valeur du mot *auctoritatem*, mot de cinq syllabes, rejeté en fin de phrase, doté d'une forte expressivité.

Ce même passage mentionne également la puissance du roi macédonien, qui repose non seulement sur la force que représente son armée, mais aussi sur les richesses et les biens de son royaume. Nombreuses sont en effet les mentions de l'immense butin, auquel ne manque pas de faire allusion Servilius dans son plaidoyer, car l'argument est de poids :

Liv. 45.39.4-5 : *Quid deinde tam opima praeda, tam opulentae uictoriae spoliis fiet ? Quonam abdentur illa tot milia armorum detracta corporibus hostium ? An in Macedoniam remittentur ? Quo signa aurea, marmorea, eburnea, tabulae pictae, textilia, tantum argenti caelati, tantum auri, tanta pecunia regia ?*

“Qu'en sera-t-il ensuite d'un butin si considérable, des dépouilles d'une si riche victoire ? Où donc aller cacher tant de milliers d'armes arrachées aux cadavres des ennemis ? Les reportera-t-on en Macédoine ? Que fera-t-on des statues d'or, de marbre, d'ivoire, des tableaux, des étoffes, de tant de vaisselle d'argent ciselé, de tant de vaisselle d'or, de tant d'argent appartenant au roi ?”

La répétition de l'adverbe *tam* (*tam opima praeda, tam opulentae uictoriae spoliis*), de *tantum* (*tantum argenti caelati, tantum auri*), suivi de *tanta pecunia regia*, ainsi que la juxtaposition des substantifs énumérant les richesses macédoniennes (*signa aurea, marmorea, eburnea, tabulae pictae, textilia*) contribuent à faire ressortir l'immensité de ce butin. Et si une lacune du livre 45 nous prive de la description du triomphe de Paul-Émile, on sait par les récits de Diodore (31.8.10-12) et de Plutarque (*Vie de Paul-Émile*, 32-35) que trois jours furent nécessaires au défilé du butin, des prisonniers et des troupes⁸.

⁷ Consulter Bernard 2000.

⁸ Se reporter à Robert 2009, 407-430.

D'autre part, avec l'armée macédonienne, le roi disposait, d'après P. Jal, "d'une force militaire dont les effectifs, l'organisation, la valeur, le prestige et l'efficacité faisaient de lui en ce premier tiers du II^e siècle, l'adversaire le mieux armé et le plus puissant de la Méditerranée orientale"⁹.

Fort de ses richesses, de son armée et des alliances que Persée –contrairement à son père– a multipliées, le roi de Macédoine est présenté par Tite-Live, au moment où le consul Licinius marche contre lui, comme "un ennemi puissant et fameux par sa bravoure ou sa fortune" :

Liv. 42.49.2 : *Per hos forte dies P. Licinius consul uotis in Capitolio nuncupatis paludatus ab urbe profectus est. Semper quidem ea res cum magna dignitate ac maiestate geritur ; praecipue conuertit oculos animosque, cum ad magnum nobilemque aut uirtute aut fortuna hostem euntem consulem prosecuntur.*

"À peu près vers la même époque, le consul P. Licinius prononça ses vœux au Capitole et quitta la ville, revêtu du *paludamentum*. Sans doute cette cérémonie se déroule-t-elle toujours avec beaucoup de dignité et de majesté ; mais elle attire particulièrement les regards et l'attention des citoyens lorsque ceux-ci font cortège aux consuls marchant contre un ennemi puissant et fameux par sa bravoure ou sa fortune".

Enfin, le roi est un ennemi héréditaire de Rome. Le fait est souligné à deux reprises par Tite-Live, au livre 41 ainsi qu'au livre 42. En effet, Callicratès, dans son discours à l'assemblée achéenne, explique que Philippe avait décidé d'attribuer son royaume "à celui de ses deux fils qui détesterait les Romains" :

Liv. 41.23.11-12 : *Persea, quem <belli cum> populo Romano prius paene quam regni heredem futurum sciebat, regem fecit. Itaque quid hic post mortem patris egit aliud quam bellum parauit ?*

"Quant à Persée, dont il savait qu'il recevrait de lui en héritage <la guerre contre le peuple romain> avant même, ou presque, de recevoir son royaume, il le mit sur le trône. C'est pourquoi, que fit celui-ci après la mort de son père, sinon préparer la guerre ?"

Cette affirmation résonne comme une mise en garde appuyée dans les propos d'Eumène au livre 42 :

Liv. 42.11.5 : *Haec secum uolutantem in animo, oppressum fato, regnum ei reliquisse, quem infestissimum esse sensisset Romanis. Itaque Persea hereditarium <a> patre relictum bellum et simul cum imperio traditum iamiam proximum alere ac fouere omnibus consiliis.*

"Surpris par la mort au moment où il nourrissait ces projets, [Philippe] avait laissé son royaume à l'homme en qui il avait reconnu le plus de haine à l'égard des Romains. Aussi Persée n'avait-il d'autre idée en tête que la façon d'alimenter et d'entretenir par tous les moyens la guerre désormais imminente que son père lui avait laissée en héritage et transmise en même temps que le pouvoir".

⁹ Jal 1976, p. CXVI. L'auteur mentionne également l'atout que représentait la poliorcétique : "Beaucoup plus efficace (...) semble avoir été l'usage que fit le roi d'une autre science militaire portée par les Macédoniens à son point de perfection : la poliorcétique. À cet égard, les moyens matériels dont disposait Persée semblent avoir été considérables. Il ne manque pas, lors de son expédition de 169, en Illyrie, de se faire suivre de son *apparatus oppugnandarum urbium*, 'apparatus' dont le seul déploiement suffit à terrifier les habitants d'Uscana et à les convaincre de se rendre. De même, l'emploi conjoint des 'Nicatores' et de travaux de siège perfectionnés permet à Persée de s'emparer peu après de la place 'inexpugnable' d'Oaencos" (*Ibid.*, CXVI-CXVII).

Et lorsque Eumène ajoute un peu plus loin que Persée a connu la guerre contre les Romains “dès l'enfance, sous la tente de son père”, la comparaison avec Hannibal, autre ennemi acharné de Rome, est manifeste¹⁰ et lourde de sens :

Liv. 42.11.7 : *Iam inde a puero patris contubernio Romanis quoque bellis, non finitumis tantum adsuetum, missum a patre in expeditiones multas uariasque.*

“Dès son enfance, sous la tente de son père, il avait été habitué à faire la guerre contre Rome et pas seulement contre ses voisins ; son père l'avait envoyé prendre part à des expéditions nombreuses et variées”.

Aussi l'historien fait-il ressortir les craintes qu'inspire Persée et aux alliés du peuple romain et aux généraux romains lors des campagnes menées durant cette guerre, en plus de leur incompétence notoire sur le plan militaire. Ainsi, le rapport des commissaires envoyés en Macédoine au début de l'année 169 “fait connaître les succès remportés l'été d'avant par le roi Persée et la grande crainte qui s'était emparée des alliés du peuple romain à la vue de tant de villes tombées au pouvoir du roi” :

Liv. 43.11.9 : *Hi, quas res ea aestate prospere gessisset rex Perseus, referebant, quantusque timor socios populi Romani cepisset tot urbibus in potestatem regis redactis.*

Même le légat romain en Illyrie, L. Coelius, “n'ose pas bouger pendant que le roi se trouvait dans cette région”, rapporte Tite-Live en 43.21.1, et ce n'est qu'après le départ du roi qu'il reprend les hostilités¹¹.

C'est pourquoi, après de nombreux revers pour les Romains et une guerre qui traîne en longueur, l'annonce de l'attribution de la Macédoine à Paul-Émile, le consul nouvellement élu pour l'année 168, est accompagnée du pressentiment d'un grand changement comme le suggère au livre 44 la formule d'introduction du chapitre 18 –*extemplo apparuit omnibus*–, mettant en exergue l'adverbe *extemplo*, propre à signifier à la fois une rupture et un rebondissement :

Liv. 44.18.1 : *Extemplo apparuit omnibus non segniter id bellum L. Aemilium gesturum, praeterquam quod **militaris uir** erat, etiam quod dies noctesque intentus ea sola, quae ad id bellum pertinerent, animo agitabat.*

“Il apparut aussitôt à tous que cette guerre n'allait pas être conduite avec mollesse par L. Aemilius ; non seulement, c'était un militaire, mais, préoccupé par elle jour et nuit, il ne songeait qu'à ce qui concernait cette guerre”.

C'est ainsi que l'historien introduit le personnage qui va jouer un rôle décisif, l'homme providentiel, capable de l'avis unanime (*omnibus*) de redresser une situation militaire peu

¹⁰ Rappelons en effet le serment que fit Hannibal, encore enfant, à son père : cf. Liv. 21.1.4 : *Fama est etiam Hannibalem annorum ferme nouem, pueriliter blandientem patri Hamilcari ut duceretur in Hispaniam, cum perfecto Africo bello exercitum eo traiecturus sacrificaret, altaribus admotum tactis sacris iure iurando adactum se cum primum posset hostem fore populo Romano* (“On dit même qu'Hannibal, âgé d'environ neuf ans, avait cherché à obtenir, en câlinant, comme le fait un enfant, son père Hamilcar, qu'il l'emmenât en Espagne, alors que, la guerre d'Afrique une fois achevée, celui-ci offrait un sacrifice au moment d'y faire passer son armée : amené près de l'autel et la main sur la victime, Hannibal dut s'engager par serment à être, dès qu'il le pourrait, l'ennemi du peuple romain”).

¹¹ Liv. 43.21.1 : *L. Coelius, legatus Romanus, praeerat Illyrico ; qui moueri non ausus, cum in iis locis rex [non] esset, post profectionem demum eius conatus in Penestis Uscanam recipere, a praesidio, quod ibi Macedonum erat, cum multis uolneribus repulsus Lychnidum copias reduxit* (“L. Coelius, le légat romain, commandait en Illyrie ; n'ayant pas osé bouger pendant que le roi se trouvait dans cette région, il s'efforça, dès après son départ, de reprendre la ville d'Uscana, chez les Pénestes, à la garnison macédonienne qui s'y trouvait, mais il en fut repoussé avec beaucoup de blessés et ramena ses troupes à Lychnidus”).

brillante. Or, il est intéressant de noter que d'emblée la principale qualité de Paul-Émile est son activité, son énergie dans l'action (*non segniter gesturum*) et qu'il incarne le *militaris uir*.

Mieux encore : tout au long du livre 44 et du livre 45, Tite-Live place les qualités du général sous le signe des valeurs qui fondent la grandeur de Rome : grand chef de guerre auréolé d'un prestige et d'une *auctoritas* dus à son courage, son expérience et sa piété, il incarne le type même du *Romanus princeps*¹².

Tite-Live met d'autant plus en valeur les compétences militaires et les qualités morales de Paul-Émile qu'elles contrastent fortement avec celles de ses prédécesseurs. En effet, l'historien ne passe nullement sous silence la brutalité et l'insolence du consul Popilius en 173, dont la *ferocia animi* est réprouvée par les sénateurs¹³, pas plus qu'il ne tait les exactions commises en Grèce durant l'année 171 par le consul Licinius et le préteur Lucretius, lesquels – rapporte Tite-Live en 43.4.5 – conduisirent la guerre avec cruauté et cupidité (*crudelius auariusque*), agissements qui contrastent fortement avec les succès de l'autre préteur qui soumet, sans avoir à combattre, les révoltés espagnols :

Liv. 43.4.5 : *Haec lenitas praetoris, qua sine sanguine ferocissimam gentem domuerat, eo gratior plebi patribusque fuit, quo crudelius auariusque in Graecia bellatum et ab consule Licinio et ab Lucretio praetore erat.*

“Cette clémence du préteur, qui, sans faire couler le sang, avait soumis la plus farouche des nations, fut d'autant mieux accueillie de la plèbe et du sénat que la guerre menée en Grèce par le consul Licinius et le préteur Lucretius avait été conduite avec plus de cruauté et de cupidité”.

Aux chapitres 4 et 7 du livre 43, l'historien dénonce également les agissements du même préteur Hortensius, qui fit preuve en 170 à l'égard des habitants d'Abdère¹⁴ et de Chalcis¹⁵ d'une cruauté encore plus grande que son prédécesseur Lucretius, comme il blâme la *noua sapientia* du consul Marcius. Plus qu'une ruse, cette *noua sapientia* s'apparente à un cynisme politique que réproouvent les *ueteres et moris antiqui memores* :

Liv. 42.47.4-5 : *Haec ut summa ratione acta magna pars senatus adprobabat ; ueteres et moris antiqui memores negabant se in ea legatione Romanas agnoscere artes. Non per insidias et nocturna proelia, nec simulatam fugam inprouisosque ad incautum hostem reditus, nec ut astu magis quam uera uirtute gloriarentur, bella maiores gessisse.*

“L'affaire paraissant avoir été menée avec une habileté consommée, une grande partie du sénat les approuvait ; mais les vieux sénateurs, qui gardaient le souvenir des anciennes façons d'agir, disaient qu'ils ne reconnaissaient pas dans cette ambassade des procédés dignes des Romains : ‘Ce n'était pas avec des embuscades ou des combats nocturnes, ni par une fuite simulée ou des retours inopinés sur un ennemi qui ne s'y attendait pas, ni en telle manière qu'ils dussent se glorifier de leur ruse plutôt que de leur vrai courage, que leurs ancêtres avaient fait la guerre’”.

S'appuyant sur la traditionnelle controverse philosophique opposant l'*utile* et l'*honestum*, Tite-Live développe le point de vue de ces sénateurs qui, s'ils ne sont qu'une minorité, n'en condamnent pas moins l'attitude du consul :

¹² Cf. notamment Liv. 45.40.9.

¹³ Voir Liv. 42.7-9.

¹⁴ Cf. Liv. 43.4.8-13.

¹⁵ Cf. Liv. 43.7.5-8.7.

Liv. 42.47.8-9 : *Interdum in praesens tempus plus profici dolo quam uirtute ; sed eius demum animum in perpetuum uinci, cui confessio expressa sit se neque arte neque casu, sed conlatis comminus uiribus iusto ac pio esse bello superatum. Haec seniores, quibus noua ac nimis <callida minus> placebat sapientia ; uicit tamen ea pars senatus, cui potior utilis quam honesti cura erat, ut conprobaretur prior legatio Marci.*

“ Parfois, sur le moment, la ruse est plus profitable que le courage, mais on ne triomphe vraiment et définitivement de la volonté de quelqu'un que lorsqu'il est forcé d'avouer que ce n'est ni grâce à des stratagèmes, ni grâce au hasard, mais après une bataille rangée et une guerre juste et légitime qu'il a été vaincu'. Telle était l'opinion des sénateurs les plus âgés auxquels déplaisait cette forme nouvelle et trop < habile > de sagesse ; l'emporta cependant cette partie du Sénat pour qui l'utile comptait plus que l'honnête, de sorte qu'on approuva cette première ambassade de Marcius”.

C'est précisément le rattachement aux valeurs du *mos maiorum* qui distingue Paul-Émile de ses prédécesseurs et fait du personnage un modèle et un héros. Ses attributs se rapportent autant à la sphère religieuse qu'à la sphère politique et privée, puisque le héros se distingue par sa *pietas* et sa *fides*, qu'il recherche la *concordia* tout en prônant la *disciplina*, qu'il sait faire preuve de *prudential* et de *ratio*, mais aussi de *clementia*, valeurs défendues et toujours prônées par Rome¹⁶. Ainsi, général avisé, Paul Émile a rétabli au sein de son armée l'*antiqua disciplina*¹⁷ qui s'appuie sur la rigueur et la sévérité du commandement (*seueritas imperii*)¹⁸. Il est même comparé à ces grands héros du passé que sont Fabius Maximus, Scipion l'Africain et Camille dans les chapitres 37 et 38 du livre 45¹⁹.

Le succès est tel que les craintes éprouvées précédemment par les Romains sont remplacées par la peur qui ne quittera plus Persée :

Liv. 44.32.5-6 : *Quibus diebus haec agebantur, Perseus quoque in magno terrore erat propter aduentum simul Aemili noui consulis, quem cum ingentibus minis aduentare audiebat, simul Octaui praetoris. Nec minus terroris a classe Romana et periculo maritumae orae habebat.*

“Pendant ces événements, Persée était lui aussi en proie à un vif effroi en raison de l'arrivée simultanée du nouveau consul Aemilius (arrivée dont il entendait dire qu'elle représentait pour lui une terrible menace) et de celle du préteur Octavius. La flotte romaine et les dangers que courait la zone côtière ne lui causaient pas moins d'effroi”.

L'emploi récurrent du mot *terror*²⁰ indique la peur-panique qui pousse à prendre les mauvaises décisions et fait ressortir les erreurs et les faiblesses du roi²¹.

¹⁶ Se reporter à Walsh 1961, p. 66 : “These attributes are the principles of religious, political, and private activity. Due observance of the gods (*pietas*), and readiness to uphold treaties and promises solemnly made (*fides*) ; harmonious collaboration in the body politic (*concordia*), with due reference to authority both military and civic (*disciplina*) ; the application of foresight (*prudential*) and reason (*ratio*) in politics and in war, and the exercise of mercy (*clementia*) when appropriate ; at an individual level, the maintenance of chastity (*pudicitia*) and of courage (*virtus*), the need to comport oneself in accordance with one's status (*dignitas*) with the requisite seriousness (*gravitas*), and yet to espouse a simple way of life without luxury (*frugalitas*). These abstract qualities, clothed in the accidental garb of the leaders of each generation, are the true and enduring heroes of the *Ab Urbe Condita*”. Voir également Reiter 1988, 77-80.

¹⁷ Cf. Liv. 45.35.6.

¹⁸ Voir Liv. 45.37.2 et 45.37.12.

¹⁹ Cf. Liv. 45.37.12 et 45.38.4-8.

²⁰ Voir aussi Liv. 44.35.1, et déjà précédemment Liv. 44.6.17.

²¹ Sur la double attitude de Tite-Live consistant à présenter Persée tantôt comme un adversaire redoutable, tantôt comme un piètre chef de guerre, consulter Jal 1976, XCIX-CXXV. Voir également Pédech 1964, 224-229, 538.

C'est pourquoi, dans le discours qu'il tient au peuple en 45.41, Paul-Émile peut se prévaloir d'une victoire aussi éclatante que rapide²² :

Liv. 45.41.5 : *Macedoniam in potestatem populi Romani redegi et, quod bellum per quadriennium quattuor ante me consules ita gesserunt, ut semper successoribus traderent grauius, id ego quindecim diebus perfeci.*

“Je réduisis la Macédoine au pouvoir du peuple romain et la guerre que, pendant quatre ans, quatre consuls avant moi ont conduite d'une façon telle qu'ils la transmettaient, devenue à chaque fois plus dangereuse, à leurs successeurs, moi, je l'ai terminée en quinze jours”.

Dans un souci d'élaboration littéraire, le livre 45 s'ouvre non seulement sur l'annonce à Rome de la victoire de Pydna au chapitre I, mais présente également la reddition de Persée aux chapitres 4 à 8. Plus exactement, le récit de l'arrivée du roi vaincu au camp de Paul-Émile constitue un épisode central et donne lieu à une mise en scène élaborée²³. S. Pittia a étudié de manière précise la scène de capitulation²⁴ où les attitudes, les gestes des belligérants ainsi que les paroles prononcées se rattachent à une symbolique très forte qui oppose le vainqueur et le vaincu. Mieux encore : cette scène est exploitée par le vainqueur pour mettre en évidence non seulement la clémence du peuple romain mais aussi sa propre modération, tout en instruisant ses officiers sur la toute-puissance de la fortune. On peut souligner de ce point de vue que l'historien Polybe insiste bien davantage sur la force de la *tuvch*²⁵.

La leçon est claire : le vainqueur ne doit pas s'enorgueillir du succès ni se fier à la prospérité présente :

Liv. 45.8.6 : *Latine deinde suis “exemplum insigne cernitis”, inquit, “mutationis rerum humanarum. Vobis hoc praecipue dico, iuvenes. Ideo in secundis rebus nihil in quemquam superbe ac uiolenter consulere decet nec praesenti credere fortunae, cum, quid uesper ferat, incertum sit. Is demum uir erit, cuius animum neque prosperae <res> flatu suo efferent nec aduersae infringent”.*

“Puis, s'exprimant en latin : ‘Vous voyez là’, dit-il ensuite aux siens, ‘un exemple remarquable de la vicissitude des choses humaines. C'est pour vous surtout que je dis cela, jeunes gens. Aussi ne convient-il, quand on est dans la prospérité, de n'user en aucun cas d'orgueil ou de violence à l'égard de quelqu'un ni de se fier à sa fortune présente, alors qu'on ignore ce que le soir apportera. Celui-ci sera vraiment un homme, dont l'âme ne se laissera pas griser par le souffle de la prospérité ni briser par l'adversité”.

Les malheurs de Persée²⁶ et les deuils qui toucheront Paul-Émile²⁷ illustrent précisément le thème des vicissitudes du sort : “Paul-Émile se veut un modèle pour la jeunesse noble qui

²² Sur le chiffre de quinze jours et sur les points de chronologie, voir Jal 1976, note 4 à 44.22, note 9 à 44.35 et note 10 à 45.41.

²³ Pour une analyse détaillée de cette scène, consulter Pittia 2009, 103-125.

²⁴ Pittia 2009, 109-112.

²⁵ Cf. Plb. 29.20.

²⁶ Cf. Liv. 45.4.2-3 : *Et ipse inlacrimasse dicitur sorti humanae, quod, qui paulo ante non contentus regno Macedoniae Dardanos Illyriosque oppugnasset, Bastarnarum <ac>ciuisset auxilia, is tum amisso exercitu, extorris regno, in paruam insulam compulsus, supplex, fani religione, non uiribus suis tutus esset* (“Il pleura lui aussi, dit-on, sur la condition humaine : l'homme qui, auparavant, ne se contentant pas du royaume de Macédoine, avait attaqué les Dardaniens et les Illyriens et sollicité les renforts des Bastarnes, avait maintenant perdu son armée, était chassé de son royaume et, forcé de se réfugier dans une petite île en suppliant, comptait pour le protéger sur le caractère sacré d'un sanctuaire et non sur sa propre puissance”).

²⁷ Les deux enfants de Paul-Émile meurent à quelques jours d'intervalle et l'*imperator* célèbre son triomphe entre les funérailles de chacun de ses fils. Voir Liv. 45.40.7-8 : *Nam duobus e filiis, quos duobus datis in adoptionem solos nominis, sacrorum familiaeque heredes retinuerat domi, minor, <duodecim> ferme annos natus, quinque diebus ante triumphum, maior, quattuordecim annorum, triduo post triumphum decessit ; quos praetextatos curru*

forme son entourage, à laquelle il offre une leçon de conduite en même temps qu'une leçon de morale"²⁸.

Intéressant est alors le rapprochement entre cet épisode et la célèbre digression du livre 9 de l'*Ab Vrbe condita* dont nous avons déjà parlé, lorsque Tite-Live établit un parallèle entre Alexandre et Rome.

Se trouve développée à cet endroit une réflexion capitale sur l'individuel et le collectif. En effet, Tite-Live y oppose la réussite d'une destinée singulière, celle d'Alexandre, et le destin collectif du peuple Romain. L'essentiel de la réflexion de l'historien "consiste à détruire la légende du roi de Macédoine, pour opposer à l'héroïsme grec sa conception romaine du grand homme (*uir*), qui doit sa force et son prestige moins à sa singularité qu'à la continuité qu'il incarne"²⁹.

Face à la puissance individuelle se dresse la puissance collective de Rome, faite d'une continuité de grands hommes qui se sont succédé à la tête de l'État³⁰. Il s'agit plus exactement d'une "continuité intermittente", "puisque les généraux illustres cités par Tite-Live ont dû, pour certains, succéder à des consuls médiocres, voire affronter, dans leur propre camp, des officiers hostiles"³¹. Aussi la victoire de Paul-Émile sur Persée, annoncée dans l'exkursus sur Alexandre, est-elle la preuve tangible que Rome demeure invaincue, comme le souligne Tite-Live au début du livre 9 (Liv. 9.19.14)³². C'est pourquoi, l'héroïsme romain est d'abord collectif et, "fondé sur la continuité et la ressemblance uniforme de ses chefs, [il] laisse la place à des personnages destinés par la Fortune à être mis sur le même plan que les héros individuels de la tradition hellénistique"³³.

L'ensemble de cette méditation est traversée par un souffle épique autant que philosophique³⁴. L'historien-philosophe s'interroge en même temps sur la chute des cités et sur le devenir d'une nation. Car, la défaite de Persée à Pydna entraîne dans les deux jours qui suivent la capitulation de presque tout le pays, de façon aussi fulgurante que complète :

Liv. 44.45.5 : *Beroea primum, deinde Thessalonica et Pella et deinceps omnis ferme Macedonia intra biduum dedita.*

"Béroéa, d'abord, puis Thessalonique et Pella et ensuite presque toute la Macédoine se rendirent dans les deux jours".

Dès la fin du livre 44³⁵ et dans plusieurs chapitres du livre 45³⁶, Tite-Live évoque les diverses ambassades de rois, de nations et de peuples qui viennent apporter leurs félicitations au Sénat, sans recevoir toujours un accueil bienveillant : "Le lecteur du récit livien ne peut pas ne pas être frappé en même temps par l'impression de soumission universelle –*omnes ruere in seruitium*– de peuples dont les ambassadeurs, voire les rois eux-mêmes, Masinissa, les

uehi cum patre, sibi ipsos similis praedestinantis triumphos, oportuerat ("Des deux fils, en effet –les deux premiers ayant été donnés en adoption– qu'il avait gardés chez lui et qui étaient les seuls héritiers de son nom, de son culte familial et de son foyer, le plus jeune, âgé de presque <douze> ans, mourut cinq jours avant le triomphe, le plus âgé, qui avait quatorze ans, trois jours après : on aurait dû les voir, revêtus de la prétexte, sur le char avec leur père, se réservant eux-mêmes pour l'avenir des triomphes semblables").

²⁸ Pittia 2009, 118.

²⁹ Bernard 2000, p. 314. Consulter également Dangel 2001, 32-35.

³⁰ Voir Mahé-Simon 2001, 47-48.

³¹ Bernard 2000, p. 331.

³² Cf. supra, p. 3-4.

³³ Bernard 2000, p. 325.

³⁴ Dangel 2001, p. 35.

³⁵ Voir Liv. 44.46.9.

³⁶ Voir notamment Liv. 45.19.1 et 45.20.4.

Ptolémées, Antiochus IV, Prusias, Eumène, multiplient envers Rome les marques d'obédience³⁷.

Au cours de la même année 167, la célébration des jeux d'Amphipolis (Liv. 45.32.8-11), préparés avec le plus grand soin et marqués par un grand faste, ainsi que le triomphe de Paul-Émile les 28, 29 et 30 novembre avec une mise en scène des armes et du souverain vaincu affirment de manière éclatante la fin de la puissance macédonienne et la suprématie de Rome³⁸.

L'écrasement définitif du royaume de Macédoine et l'hégémonie incontestable de Rome s'inscrivent dans une réflexion plus générale sur l'impérialisme romain. Car la troisième guerre de Macédoine marque un changement considérable dans la politique romaine : "Pour la première fois dans son histoire, Rome allait, au terme d'une guerre livrée à un peuple 'civilisé', ne plus laisser subsister l'adversaire vaincu, comme elle l'avait fait pour Hannibal, Philippe et Antiochus et leurs pays respectifs, mais le détruire définitivement"³⁹. La brutalité de la nouvelle politique romaine est dénoncée surtout par Polybe (Plb. 36.9.7) et Diodore de Sicile, selon lequel, l'écrasement de Persée –comme ce sera le cas pour la destruction de Corinthe, Carthage et Numance–, est le signe d'une politique étrangère s'appuyant désormais sur la terreur et la destruction des puissantes cités :

D.S. 32.3.5 : "C'est pourquoi, en raison de leur extraordinaire clémence, les rois, les cités et les peuples, généralement parlant, changèrent de camp pour passer sous la domination des Romains mais, détenant le gouvernement de presque toute la terre habitée, ceux-ci le consolidèrent par la terreur et par la ruine des villes les plus célèbres. Ils détruisirent en effet Corinthe, ils déracinèrent la dynastie macédonienne (ce qui arriva avec Persée), ils détruisirent Carthage ainsi que Numance en Celtibérie et ils terrorisèrent beaucoup de gens".

On trouve dans la 5^{ème} décennie de l'*Ab Urbe condita* de nombreux exemples de cette politique agressive de Rome⁴⁰, illustrant l'idée d'un triomphalisme hautain. Tite-Live rapporte en effet les exactions, les massacres et les réductions en esclavage menés avec cruauté, avec cupidité et souvent en toute impunité par les généraux romains de 178 à 170, même à l'encontre d'alliés ou de peuples voisins. En outre, une impitoyable répression eut lieu dans certaines villes de Macédoine, et surtout en Épire, un an après la victoire de Pydna dans des conditions odieuses et avec une dissimulation planifiée.

Ainsi, en accentuant le rôle des hommes avec leurs qualités et leurs défauts et en défendant les qualités morales qui se sont forgées avec le temps et au contact des épreuves, Tite-Live reconnaît que l'action du temps peut aussi être moins heureuse : s'il y a un progrès et une réussite, il peut y avoir aussi une décadence⁴¹. Cette idée est présente dès la préface :

Liv. *Praef.* 9 et 12 : *Ad illa mihi pro se quisque acriter intendat animum, quae uita, qui mores fuerint, per quos uiros quibusque artibus domi militiaeque et partum et auctum imperium sit ; labente deinde paulatim disciplina uelut desidentes primo mores sequatur animo, deinde ut magis magisque lapsi sint, tum ire coeperint praecipites, donec ad haec tempora quibus nec uitia nostra nec remedia pati possumus peruentum est (...). Adeo quanto rerum minus, tanto minus cupiditatis erat : nuper diuitiae auaritiam et abundantes uoluptates desiderium per luxum atque libidinem pereundi perdendique omnia inuexere.*

³⁷ Jal 1979, LVII-LVIII.

³⁸ Consulter sur ce point Robert 2009, 407-430.

³⁹ Jal 1971, LXXII. Consulter également Ferrary 1988, 547 sq.

⁴⁰ Voir Reiter 1988, 80-86.

⁴¹ Luce 1977, p. 270 : "Perhaps the most notable feature of Livy's general presentation is that the genesis and growth of Roman moral decline developed slowly and proceeded by stages".

“Ce qu'il faut, selon moi, étudier avec toute l'ardeur et l'attention dont on est capable, c'est la vie et les moeurs d'autrefois, ce sont les grands hommes et la politique, intérieure et extérieure, qui ont créé et agrandi l'empire. Puis, avec le relâchement insensible de la discipline, on suivra par la pensée d'abord une sorte de fléchissement des moeurs puis un affaissement progressif et enfin un mouvement d'effondrement rapide, jusqu'à nos jours, où la corruption et ses remèdes nous sont également intolérables (...). Tant il est vrai que moins on avait de richesses, moins on les désirait ; au lieu que de nos jours avec les richesses est venue la cupidité, et avec l'affluence du plaisir le désir de perdre tout et de se perdre soi-même dans les excès du luxe et de la débauche”.

Un des thèmes majeurs de la 5^{ème} décennie est précisément le développement de la *luxuria* ainsi que le déclin des valeurs morales, ce que résume clairement T.J. Luce : « Books 42-45 therefore have as a leading theme a further stage in the decline of Roman morality. The self-seeking of commanders grows, and to it are added incompetence and savagery. The soldiery becomes increasingly difficult to control ; it may appreciate discipline when facing the enemy on the battlefield (44.34.6) but resents it otherwise, and clamors for spoils and booty. Friends, allies, and enemies receive treatment variously compounded of deceit, insolence, and brutality »⁴².

Significative est de ce point de vue l'hostilité à l'égard de Paul-Émile, qui se manifeste par les difficultés qu'il eut à obtenir les honneurs du triomphe.

La discussion qui concerne le triomphe de Paul-Émile traduit en effet non seulement des rivalités politiques⁴³ mais aussi les vices qui ont gangrené l'armée. En effet, l'avidité des soldats est telle qu'ils reprochent au général son manque de générosité à leur égard, dans la mesure où ils s'estiment privés d'une part de butin :

Liv. 45.35.6 : *Antiqua disciplina milites habuerat ; de praeda parcius quam sperauerant ex tantis regis opibus, dederat nihil relicturis, si auiditati indulgeretur, quod in aerarium deferret.*

“Il avait soumis ses soldats à une discipline à l'antique ; du butin, il leur avait donné une part plus parcimonieuse que celle qu'ils avaient espéré se voir attribuer sur les richesses si abondantes du roi : si l'on s'était plié à leur avidité, ils ne lui auraient rien laissé à rapporter dans le trésor public”.

La première phrase du passage rappelle également le relâchement de la discipline militaire à laquelle Paul Émile remédia en imposant aux soldats une discipline à l'antique (*antiqua disciplina*) qu'ils ont mal supportée. Le mécontentement des soldats est tel qu'ils accusent le général de despotisme par la voix de Sulpicius Galba :

Liv. 45.35.9 : *Imperiosum ducem et malignum antiquando rogationem, quae de triumpho eius ferretur, ulciscerentur. Plebem urbanam secuturam esse militum iudicia.*

“Qu'ils se vengent d'un chef autoritaire et malveillant en rejetant le projet présenté pour son triomphe ! La plèbe urbaine suivrait les jugements des soldats”.

En montrant dans la 5^{ème} décennie que les valeurs romaines ne sont plus aussi grandes ni partagées par tous, l'historien laisse entendre que la décadence est proche. Alors que Salluste, au début du *Catilina*, voyait dans la destruction de Carthage le début de la décadence à Rome, qu'il explique par la disparition du *metus hostilis* et le développement de l'ambition et de la

⁴² Luce 1977, p. 270.

⁴³ Voir Robert 2009, 425-426.

cupidité⁴⁴, Tite-Live montre que l'ambition existe dès les origines de Rome et que le goût du luxe a été introduit à Rome bien avant la destruction de Carthage.

Pour l'historien-moraliste, la dialectique qu'il applique à la puissance romaine comme au déclin des nations est la suivante : vertus et accroissement d'un côté, vices et déclin de l'autre. Ainsi l'*otium* engendre la discorde civile, alors que la *concordia* permet aux énergies individuelles et collectives au sein même de la nation de faire triompher les causes justes.

C'est pourquoi, au moment où les valeurs romaines exemplaires ne sont plus partagées, alors qu'«émerge progressivement ce que Tite-Live appelle la *noua sapientia*, un cynisme politique qui paraît avoir alarmé les *ueteres et moris antiqui memores*»⁴⁵, Tite-Live tempère la joie d'une victoire qui fait de Rome la maîtresse de l'ensemble du bassin méditerranéen par l'annonce d'une décadence qui, désormais, menace l'empire le plus puissant et qui, selon l'historien, pourrait encore être évitée avec un retour aux valeurs ancestrales pour une romanité triomphante.

Bibliographie

- Bernard, J.-E. (2000) : *Le portrait chez Tite-Live. Essai sur une écriture de l'histoire romaine*, Bruxelles.
- Briquel D. & Thuillier J.-P., éd. (2001) : *Le censeur et les Samnites. Sur Tite-Live, livre IX*, Paris.
- Dangel, J. (2001) : "Aspects stylistiques du livre IX", in : Briquel & Thuillier 2001, 13-36.
- Colin, G. (1905) : *Rome et la Grèce de 200 à 146 avant Jésus-Christ*, Paris.
- Ferrary, J.-L. (1988) : *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, Rome.
- Jal, P. (1971) : *Tite-Live. Histoire romaine. Tome XXXI, Livres XLI-XLII*, Paris, C.U.F.
- (1976) : *Tite-Live. Histoire romaine. Tome XXXII, XLIII-XLIV*, Paris, C.U.F.
- (1979) : *Tite-Live. Histoire romaine. Tome XXXIII, Livre XLV*, Paris, C.U.F.
- Luce, T.J. (1977) : *Livy. The Composition of his History*, Princeton.
- Mahé-Simon, M. (2001) : "L'enjeu historiographique de l'*excursus* sur Alexandre", in : Briquel & Thuillier 2001, 37-63.
- Meloni, P. (1953) : *Perseo e la fine della monarchia macedone*, Rome.
- Mineo, B. (2006) : *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris.
- Pavan, M. (1961) : "Due discorsi di Lucio Emilio Paolo", *Stud. Rom.*, 9/6, 593-613.
- Pédech, P. (1964) : *La méthode historique de Polybe*, Paris.
- Pittia, S. (2009) : "L'arrivée de Persée au camp de Paul-Émile : mise en scène d'une capitulation", *Veleia*, 26, 103-125.

⁴⁴ Sal., *Cat.*, 10 : *Sed ubi labore atque iustitia res publica crevit, reges magni bello domiti, nationes ferae et populi ingentes ui subacti, Carthago, aemula imperi Romani, ab stirpe interiit, cuncta maria terraeque patebant, saeuire fortuna ac miscere omnia coepit. (...) Igitur primo pecuniae, deinde imperi cupido crevit : ea quasi materies omnium malorum fuere. (...) Haec primo paulatim crescere, interdum uindicari ; post, ubi contagio quasi pestilentia inuasit, ciuitas inmutata, imperium ex iustissimo atque optumo crudele intolerandumque factum.* ("Mais quand par son travail et sa justice la République se fut agrandie, quand les plus puissants rois furent domptés, les peuplades barbares et les grandes nations soumises par la force, Carthage, la rivale de l'empire romain, détruite jusqu'à la racine, lorsque mers et terres s'ouvraient toutes aux vainqueurs, la fortune se mit à sévir et à tout bouleverser. (...) D'abord la soif de l'argent s'accrut, puis celle du pouvoir ; ce fut là pour ainsi dire l'aliment de tous les maux. (...) Le progrès de ces vices fut d'abord insensible, parfois même ils étaient punis ; puis, lorsque la contagion se fut répandue comme une épidémie, la cité changea d'aspect ; le plus juste et le meilleur des gouvernements se transforma en un empire cruel et intolérable").

⁴⁵ Robert 2009, p. 430.

- Reiter, W. (1988) : *Aemilius Paullus conqueror of Greece*, Londres.
- Robert, R. (2009) : “Les funérailles macédoniennes et le triomphe de Paul-Émile”, *MEFRA*, 121/2, 407-430.
- Sordi, M. (1972) : *Contributi dell'istituto di storia antica*, I, Milan.
- Vianoli, R. (1972) : “Carattere e tendenza della tradizione su L. Emilio Paolo”, in : Sordi 1972, 78-90.
- Walsh, P.G. (1961) : *Livy, his historical aims and methods*, Cambridge.